Marie-Aude Murail

Malo de Lange et le fils du roi

Neuf de l'école des loisirs

Le livre

De l'ambition ! En 1835, le jour de ses quinze ans, Malo est nommé lieutenant de la brigade de la sûreté. Son père, qui est aussi son chef, va-t-il enfin cesser de lui parler comme à un enfant ? En guise d'encouragements, Monsieur Personne le traite de bougre d'âne et l'envoie se coucher…

Du mystère ! Pas question de dormir ! Malo a eu vent d'un mauvais coup : l'assassinat d'un enfant dont on voudrait voler le cœur. Coïncidence ? Au même moment, dans le quartier, on retrouve, disséminés, des cadavres de chiens mutilés.

Un revenant ! Malo est terrifié par un fantôme. Celui d'un jeune garçon au visage creusé par la maladie qui vient hanter ses nuits. Malo semble le connaître, pourtant il ne l'a jamais rencontré.

De la magie ! L'affaire le conduit au théâtre du grand Wizzard. Le magicien peut scier une jolie fille en deux et sortir une casserole de haricots fumants d'un carton à dessins. Malo n'en croit pas ses yeux et il n'a pas tort.

De l'amour ! Sa fiancée Léonie a un nouveau prétendant. Le baron Côme de la Trimbaldière a trente ans, une réputation de séducteur et tout un tas d'ancêtres. Comment rivaliser ?

Un nouveau zig ! Il a onze ans et se fait appeler Toto. C'est le plus jeune des fils du roi Louis-Philippe, que le jeune agent de la sûreté est chargé de protéger. À vivre aux côtés d'un prince, Malo s'aperçoit qu'il ne sait ni danser, ni monter à cheval, ni tirer l'épée. Et surtout qu'il déteste les cours de latin. Mais sauver le fils du roi, ça, il sait !

Malo de Lange et le fils du roi est le troisième et dernier tome de la série *Malo de Lange*.

L'auteure

Qui n'a pas entendu parler de Nils Hazard, l'étruscologue-détective ? Ou d'Émilien, héros du quotidien dont on sait à peu près tout depuis *Baby-Sitter Blues* ? Ainsi, Marie-Aude Murail explore différentes veines, qu'elles soient politiques, réalistes ou fantastiques, avec pour devise : ne jamais se répéter, ne jamais être là où on l'attend. Elle nous a étonnés avec un roman qui a enthousiasmé adolescents et adultes et remporté plusieurs prix : *Oh, boy !* publié en 2000, inclassable et déjà classique.

Marie-Aude Murail

Malo de Lange
et le fils du roi

Neuf
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

Pour Vadim
sous la protection de l'Ange

En 1835, le jour de mes quinze ans, je fus nommé lieutenant à la brigade de Sûreté de Paris. Cette promotion un peu rapide s'explique peut-être par le fait que mon chef est aussi mon père.

Il y eut cette même année plus de vingt complots pour tuer ou pour enlever le roi. Tout ce que je savais de Louis-Philippe, c'était qu'il ne sortait jamais sans son parapluie et qu'il avait dit après un attentat :

– Je ne crains pas les assassins. Pour moi, la meilleure des cuirasses, ce sont mes enfants.

J'avais fait la remarque à mon père que je n'aimerais pas être un des fils du roi.

– Ni moi son parapluie, m'avait-il répondu.

Notre travail à la brigade, c'était d'arrêter les voleurs qui empoisonnaient la vie des Parisiens, mais nous laissions courir les comploteurs. Pour ma part, j'étais prêt à crier vive le roi, vive l'Empereur, ou vive la République selon le sens du vent. Seuls les imbéciles ne changent pas d'opinion, comme disait le monsieur qui s'était enfui avec le garçon d'honneur la veille de son mariage.

1

Personne n'aime personne. – Je goûte au parfait-amour, mais je ne le recommande à personne.

Il neigeait sur Paris en ce début janvier. La galerie Véro-Dodat, illuminée par le gaz, faisait un tunnel de lumière vers lequel j'accourus. C'était un de ces passages couverts qui permettaient aux Parisiens de se promener les jours de mauvais temps. Au crépuscule, il était désert et les boutiques étaient déjà fermées, sauf la librairie, qui restait toujours ouverte.

– Bonsoir, monsieur de Lange, me salua le libraire. Personne n'est pas là, mais il y a quelqu'un.

C'est un peu agaçant d'avoir un chef qui s'appelle Personne.

Dans le bureau de monsieur Personne, un gamin l'attendait en tâchant de se réchauffer devant le

poêle. Comme il me tournait le dos, je ne voyais de lui que sa casquette et ses épaules frissonnantes.

– Gaby ?

Le petit se retourna, me montrant son visage bleui par le froid et le bout de son nez rougi à force d'avoir été frotté.

– Nom d'unch ! dis-je seulement.

Il était difficile d'imaginer que, quelques mois auparavant, Gaby s'appelait Moïra de Feuillère et qu'elle se faisait admirer dans les salons parisiens au bras de son vieil amant, le duc d'Écourlieu*.

– Ben oui, fit-elle, le ton rageur, j'ai passé la journée dehors à surveiller une maison.

Depuis qu'elle n'avait plus de protecteur, Moïra, sous le nom de Gaby, s'était enrôlée à la brigade.

– Qui est-ce que tu surveilles ?

– Le gars Tellier. Il fabrique des fausses pièces de cinq francs et il fait enrager la police en changeant tout le temps de logement. Il a laissé des affaires dans un hôtel rue du Roi-de-Sicile.

– Et il est revenu les chercher aujourd'hui ?

– Nnn… Écoute, Malo, je dois te confier quelque chose. Je vais avoir des ennuis avec…

* Voir *Malo de Lange, fils de Personne.*

Elle désigna la porte par laquelle monsieur Personne devait entrer d'un moment à l'autre. Puis elle s'approcha de moi pour me chuchoter à l'oreille :

– Il a neigé toute la journée, je ne sentais plus ni mes mains ni mes pieds, mes yeux pleuraient… Alors, je suis allée boire un coup au Lapin Volant.

Elle avait désobéi aux ordres de monsieur Personne en quittant son poste pendant une petite heure. Or elle avait très peur de mon père.

– Mais il n'en saura rien, la rassurai-je. Ce n'est pas moi qui vais moucharder !

– Mais il faut qu'il sache ! gémit Gaby. J'ai entendu des choses au Lapin Volant… Tu comprends, quand je vais là-bas, je ne veux pas qu'on me remarque. J'ai mon petit coin derrière le comptoir. Et dans ma cachette, j'ai surpris deux hommes qui parlaient. Je n'ai pas tout compris, ils parlaient bas, et à moitié en argot.

Gaby me répéta le moment le plus important de leur dialogue. Ils avaient dit :

– C'est le battant du momacque que vous voulez ?

– Oui, le cœur de l'enfant.

– Vous voulez rien d'aut' dans la taule ?

– Non.

– Et y aura gras ?

– Deux mille francs.

L'enfant, à qui l'on devait arracher le cœur pour deux mille francs, habitait rue des Prouvaires. Gaby n'en savait pas plus et elle n'avait pas osé bouger pour voir à quoi ressemblaient ces deux hommes. Si un assassinat devait avoir lieu sous notre nez (car la rue des Prouvaires est à quelques enjambées de la galerie Véro-Dodat), nous ne pouvions pas le cacher au chef de la Sûreté.

– Mais si je lui avoue que j'ai quitté mon poste, il va m'assommer.

– Eh bien, on va dire que c'est moi qui ai entendu la conversation.

Mon père ne s'en étonnerait pas, j'habitais à cette époque rue Cloche-Perce, à côté du Lapin Volant.

– Tu es capable de lui mentir ? me questionna Gaby, l'air d'en douter.

– Bien sûr ! Je l'ai déjà f…

Je me tus. Je venais d'entendre, en provenance du couloir, un curieux bruit de pas raclant le plancher.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un vieillard qui traînait sa jambe droite comme une branche morte

et laissait pendre son bras du même côté. Sans nous saluer, il posa sur le bureau sa canne et son chapeau, et, oubliant sa paralysie, il arracha sa perruque grise à deux mains. Puis, avec une sorte de frénésie, il ôta ses habits démodés : la queue-de-morue, le gilet, la cravate, la chemise, les souliers à boucle, la culotte courte et les bas de soie.

– Foutre ! dit-il. Je pue la cocotte !

C'était mon père. Presque en tenue d'Adam. Faisant trois fois ma carrure, des bras comme des gigots, épais de partout sans être gros, et avec cela, une peau blanche comme s'il prenait des bains de lait.

Il y avait une cuvette en faïence dont l'eau tiédissait près du poêle. Il s'en aspergea avec tant de délicatesse que je dus me reculer pour ne pas être trempé. Tandis qu'il se frottait le visage pour décoller la pommade qui lui faisait le teint couleur brique, il nous laissait admirer son anatomie, côté pile cette fois. Sur le dos, il portait la marque à demi effacée de la fleur de lys des bagnards et de longues stries sombres, souvenir de la morsure du fouet.

Gaby s'était détournée pendant le déshabillage de monsieur Personne. Mais à présent, elle le regardait avec des yeux épouvantés. Tout en grognant des

« foutre » et des « nom de Dieu », il sortit quelques vêtements propres d'une armoire, les enfila, puis s'abattit sur sa chaise derrière le bureau, le gilet mal boutonné, la chemise à demi fourrée dans le pantalon, des gouttelettes d'eau encore accrochées à sa rude tignasse fauve.

– Quel métier ! soupira-t-il. Nom de nom, j'étais mieux au bagne de Toulon ! Eh bien, messieurs, au rapport !

– Honneur aux dames, rectifiai-je en désignant Gaby.

– Tellier n'est pas repassé chercher ses affaires, grommela-t-elle. J'ai fait le guet toute la journée. Maintenant, c'est le tour de Frédo.

Monsieur Personne laissa s'écouler quelques secondes de silence. « Il a deviné, pensai-je, il sait qu'elle ment. » J'attribue parfois à mon père des facultés extraordinaires, alors qu'il est un homme d'une intelligence médiocre.

– Lieutenant, au rapport.

J'obéis en prenant à mon compte le récit de Gaby.

– Tu me dis que tu n'as pas vu ces bandits, mais tu les as entendus, remarqua mon père. N'y avait-il rien de particulier dans leurs voix ?

Je secouai la tête mais, dans le même temps, Gaby s'écria :

– Si ! Un des hommes bégayait !

Mon père la regarda en silence et elle se mit à rougir, puis à bafouiller :

– C'est… c'est Malo qui me l'a dit. Tu… tu te rappelles, Malo ?

– C'est exact, il bégayait.

Un éclair bleu partit des yeux sombres de monsieur Personne :

– Je connais un habitué du Lapin Volant qui bégaie. On l'appelle Quiqui. C'est un venternier*. Je vais demander à Frédo de le surveiller à partir de demain.

– Et si le meurtre a lieu cette nuit ? le questionna Gaby.

– On arrêtera les assassins.

– On ferait mieux d'empêcher le crime ! Pourquoi ne pas surveiller la rue des Prouvaires cette nuit ?

– Quelle maison ? Quel étage ? Quel appartement ?

Gaby, même si elle avait peur du chef, lui tenait parfois tête :

* Un voleur qui entre par les fenêtres.

– La rue n'est pas très grande. Malo et moi, on pourrait…

Blam ! Monsieur Personne tapa des deux poings sur son bureau, nous faisant sauter en l'air, Gaby, moi et l'encrier.

– Tu ne discutes pas mes ordres ! Et tu ne quittes pas ton poste pour aller te réchauffer !

En fait, mon papa est vraiment quelqu'un d'extraordinaire.

– Et toi, me dit-il, couche-toi de bonne heure. Tu as une sale mine.

Nous nous quittâmes, Gaby et moi, à l'entrée de la galerie.

Elle me jeta un regard de chien battu :

– Je te paie un verre, veux-tu ?

– Non, je rentre chez moi. Ma mauvaise humeur me tient compagnie.

– Il n'aime personne.

– Qui ça ? Le chef ?

Elle eut un triste sourire :

– Personne n'aime personne.

Je regardai s'éloigner ce pauvre moineau de Gaby, sautillant entre les flaques de boue. Savait-elle seulement où elle allait passer la nuit ? Moi, en revanche,

j'avais un projet, un projet qui me mena tout droit rue des Prouvaires.

Gaby avait raison : cette rue n'était pas longue. En passant devant le volet baissé d'une boucherie chevaline, je pensai soudain à ce conte où le chasseur doit rapporter à la méchante reine le foie et les poumons de Blanche-Neige comme preuves de sa mort. Où vivait l'enfant dont on voulait arracher le cœur ? Dans cette maison bourgeoise ? Derrière cette fenêtre éclairée ?

J'avais décidé de monter la garde jusqu'au matin. Comme la neige s'était remise à tomber à gros flocons, je m'abritai sous un porche en face de la boucherie. Les longues stations solitaires dans la nuit et le froid, ce n'est pas le meilleur aspect du métier, comme disait l'Éventreur du Châtelet. Je songeai à la tiédeur du Lapin Volant, au tintement amical des verres, au bon souper que me préparerait le patron, et je me décollai du mur. Bah, une nuit pareille, même les assassins restent chez eux.

Comme je m'engageais rue de la Petite-Truanderie, je fus bousculé par une femme en châle qui semblait surgie de nulle part. Si je ne l'avais pas

entendue venir, c'était – aussi incroyable que cela parût – parce qu'elle marchait pieds nus.

– Ouch ! C'est des façons avec les dames ! s'écria-t-elle en se frottant l'épaule.

– Mais c'est plutôt vous…

À la lueur du réverbère, je vis tout de suite à qui j'avais affaire. Une bohémienne, des anneaux d'or aux oreilles.

– Viens, viens, me dit-elle en me tirant par le bras, je vais te lire les lignes de la main.

– Ouais, c'est ça ! Tu veux me faire les poches, répliquai-je en la repoussant.

– Allons, ne fais pas le méchant, je te dis l'avenir contre un verre d'eau d'aff*.

J'avais froid, le Lapin Volant était encore loin, et les bohémiens peuvent vous apprendre beaucoup de choses. C'est ce que mon père prétend. Voyant que j'étais tenté, la fille me reprit le bras :

– Viens chez Polidori, c'est à côté. Il a du parfait-amour, c'est bon comme si les anges te pissaient dans la bouche.

La drôlesse savait trouver les mots qui touchent.

* Un verre d'alcool

Cinq minutes plus tard, nous étions attablés chez Polidori devant un verre d'une étrange liqueur violette. J'en pris une lampée et je fis claquer ma langue. Fameux, le parfait-amour. Une boule de feu qui vous descend jusque dans le ventre.

La fille qui me faisait face était une vraie bohémienne au teint cuivré, pouilleuse et effrontée. Lavée et correctement habillée, elle aurait pu être belle, mais elle aurait toujours senti l'enfer. Je lui tendis ma main droite.

– En voilà une main de paresseux ! Bien douce, bien lisse !

– Je suis un employé de bureau, ricanai-je.

De la main gauche, je m'envoyai une autre lampée dans le gosier.

– Ta ligne de cœur est longue, me dit la fille.

Elle suivit la ligne du bout de son ongle sale et je ne me pus m'empêcher d'imaginer que Léonie m'attendait au bout de ce sillon. Je l'aime depuis que j'ai sept ans.

– Tu es fidèle en amour, c'est une bonne chose.

Malgré moi, je tressaillis. Ma fiancée s'appelle au complet Léonie de Bonnechose.

La bohémienne enfonça alors son pouce dans le gras de ma paume :

– Ton mont de Vénus est relevé : tu as plus de cœur que de tête… Et ta ligne de vie est coupée en plusieurs endroits. Tu mènes une vie dangereuse. Tu devrais en changer si tu ne veux pas mourir jeune. Oh, oh, ta ligne de chance…

Je refermai la main.

– C'est bon, assez de singeries !

De la chance, je n'en ai jamais eu. Quand j'étais encore au berceau, des voleurs m'ont enlevé pour se venger de mon père, et ma mère en est morte de chagrin. Je portai la main à mes yeux pour en essuyer les larmes. Je m'aperçus qu'ils étaient secs, mais que je voyais trouble.

– J'ai été abandonné dans un orphelinat, j'ai fait de la prison, je suis allé au bagne, j'ai été presque guillotiné !

Est-ce que j'étais en train de raconter ma vie tout haut ? Il me sembla que les clients me regardaient en riant. J'avais trop bu, le froid de la rue allait me remettre les idées en place.

Je gagnai la porte du café en butant dans les tables et les chaises, puis je fis quelques pas sur le trottoir, qui était pris de tangage comme le pont d'un bateau. J'avais beau écarquiller les yeux, j'y voyais de moins

en moins. Cette démone de bohémienne m'avait empoisonné, j'étais en train de perdre la vue. Mais au moment même où cette horrible pensée me venait, j'aperçus sous un réverbère, dans un rond de lumière, un enfant d'une dizaine d'années au long visage creusé par la maladie, un col de dentelle blanche rabattu sur ses maigres épaules. Il me sembla que je le connaissais. Et pourtant, je ne l'avais jamais vu…

– Qu'est-ce que tu fais là ? m'étonnai-je. Où est ta maman ?

– Elle est morte, ils l'ont tuée, me répondit l'enfant.

Puis il joignit les mains sur sa poitrine :

– Oh, mon cœur, monsieur, mon cœur !

C'était l'enfant qu'on voulait assassiner. Et il était dehors en pleine nuit !

– Eh, il faut que tu rentres à la maison !

Je tendis la main vers lui pour le saisir au collet, mais je ne happai que le vide. Et là, bing, ma tête explosa. L'enfant avait disparu, mais pas le réverbère.

2
Le chien de la mère Michu, le meurmouimette du docteur Pelletan et l'oubli de Léonie.

La nuit, mon père jouait aux cartes avec des tricheurs, trinquait avec des voleurs chez papa Guillotin ou fricotait avec les filles du Palais-Royal, et chaque fois sous un déguisement différent. Le matin, dans son bureau de la galerie Véro-Dodat, il écoutait les rapports d'une trentaine d'agents et leur donnait ses ordres. L'après-midi, il faisait des filatures ou des perquisitions. Quand dormait-il ? Jamais. Mais c'était à moi qu'il recommandait de se coucher tôt parce que j'avais mauvaise mine !

Pour lui éviter d'autres commentaires, je cachai sous mes boucles blondes l'énorme bosse que m'avait value ma rencontre avec un réverbère. Je n'avais pas l'intention de raconter à mon père qu'une bohé-

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

Adapté par Marie-Aude Murail
De grandes espérances, Charles Dickens

Collection BELLES VIES
Charles Dickens

Collection CHUT *!*
Le hollandais sans peine
lu par Didier Galas

22 !
lu par Philippe Dormoy

© 2012, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : janvier 2012

ISBN 978-2-211-21937-2